



Contes et Nouvelles

Le secret du Père Phocion

par Georges LINIERES

A tous les pêcheurs,
mes amis, mes frères.

Le vieux Phocion allait mourir... Seul, dans sa modeste cabane bâtie au flanc du coteau dominant l'Aveyron, il écoutait la grande rumeur de la rivière grossie par les pluies d'automne et cette musique lui était douce. Comme il l'avait aimée sa rivière, et comme il regrettait, maintenant d'avoir à la quitter ! De son lit, dont la pailasse de « pelofes » de maïs crissait à chaque mouvement de son corps douloureux, il contemplait les poutres noircies de la salle commune et son regard un peu fixe et noyé de moribond semblait y suivre toutes les étapes de la vie du fameux pêcheur qu'il avait été.

Bien sûr, il regrettait, maintenant son obstination à demeurer sur le grand rocher de Bone malgré ce vent du nord qui soufflait comme un fou ; c'est là qu'il avait attrapé la male-mort, mais tous les mordus de la pêche le comprendront. Un brochet de plus de quinze livres habitait le remous et « quand souffle le vent, hurle la tempête, pêche au vif le brochet », tous les vrais pêcheurs savent ça. Le brochet, il l'avait pris et une fameuse congestion pulmonaire avec.

A soixante et dix-sept ans, sans personne pour vous soigner, c'est dur de se remettre de ces maladies-là. Une mauvaise toux secouait sa maigre poitrine et ses forces déclinaient chaque jour tandis qu'une méchante fièvre faisait danser, dans sa tête, la sarabande des souvenirs.

Il se revoyait à peine âgé de trois ans, suivant son grand-père une gaule de noisetier dans les mains et prenant, déjà, des

vairons et, parfois ô miracle, un goujon vorace que le crin et l'hameçon pourtant grossiers, n'avaient pas rebuté. Qu'elle était douce l'odeur mouillée et printanière des saules et des aulnes flottant sur les rives ! Chaque année, vers la mi-avril, Phocion, comme en pèlerinage, allait la respirer à la chaussée des Neuf-Pierres (2) sur la Bonette : il y prenait un bain de jeunesse.

Son adolescence, il l'avait passée à parfaire sa connaissance de la rivière. Nuit et jour, en toutes saisons, on le trouvait sur les rives ou sur l'eau. De pêcheur plus habile que lui, il ne s'en trouvait pas à trois lieues au-dessus ou au-dessous de Saint-Antonin Noble Val. Il était devenu pêcheur professionnel beaucoup plus par amour de l'Aveyron que par esprit du lucre. Un métier qui l'aurait éloigné de la rivière l'aurait tué. Braconnier bien sûr, aussi capable pêcheur aux engins — nasse, épervier, tramail ou simplon — que fin « fliscaire » (3) à la ligne.

La « gaouino » (4), sous les rochers, dans les rapides, l'été, ne lui était pas inconnue ; il nageait aussi silencieusement qu'une loutre et pouvait, comme elle, dénicher au plus profond des caves les barbeaux que ses mains expertes capturaient.

Sur le tard, quand les rhumatismes étaient venus lui interdisant toutes ces pêches, il s'était cantonné dans celle des rentiers : tanches, brochets, carpes. Là encore, il restait le champion incontesté. Avec des lignes que beaucoup jugeaient minables, il faisait des tableaux que ne pouvaient se permettre les porteurs de refendus ou de lignes télescopiques.

Evidemment, pour la carpe, il avait un secret car, enfin, prendre deux, trois, cinq mémères de dix livres dans une journée, alors que d'autres pêcheurs restaient toute une semaine sans une touche et ce, à cinquante mètres de son trou ou même en face de lui, sur l'autre rive, c'était pas croyable sans l'existence du Secret. Que mettait-il dans son blé, son maïs, ses fèves, dans sa pâte, le vieux Phocion ?... Allez le lui demander.

Ils le lui avaient demandé, et pas qu'une fois, et de toutes les manières. La façon dont ils s'y étaient pris amenait un sourire sur les lèvres du moribond. Que d'apéritifs dépensés en pure perte, que de plantureux repas et bien arrosés pour lui délier la langue, que de flatteries...

— Vous êtes un champion, père Phocion. Des pêcheurs comme vous, on n'en fait plus. Le moule est brisé. Les carpes sautent dans votre sac toutes seules ; peut-être qu'elles y sentent un parfum, hé ! hé ! Ah ! vous en connaissez des trucs...

— Parle toujours, gros malin, je t'écoute, disait-il en lui-même.

Mais le plus beau, ç'avait été la conjuration des « Couillons de la Place de la Halle » comme les appelait le père Phocion.

Voilà qu'ils s'étaient imaginé, les nigauds sus-nommés — le pharmacien des arcades, l'adjudant de la coloniale retraité, le juge

de paix et l'ancien bouticard d'épicier, de lui envoyer, dans les pattes, une donzelle pour lui extirper son secret, confidences sur l'oreiller en quelque sorte. Ils n'avaient pas lésiné et c'est la belle rouquine du grand 3 de Montauban qu'ils avaient mobilisée. Sur son lit de mort le père Phocion en rigolait sans retenue : un bon souvenir pour l'aider à sauter le pas. Surtout qu'elle avait fait son métier avec conscience, la grande Irma. Elle ne les avait pas volés. Le père Phocion s'esbaudissait encore de sa mine quand, après mille agaceries, elle avait enfin posé la question.

— Mais rien, ma belle, j'y mets rien. Les carpes, vois-tu, c'est comme toi, elles viennent sans que je fasse rien pour les attirer...

Et maintenant c'était la fin. Le grondement du barrage des Ondes s'amplifiait ou décroissait au gré des rafales du vent qui en portait le bruit. Le père Phocion se laissait bercer par la rumeur. Il s'identifiait à elle et, la fièvre aidant, il ne savait plus s'il voguait sur l'Aveyron ou s'il était encore dans sa mesure. On frappa à la porte :

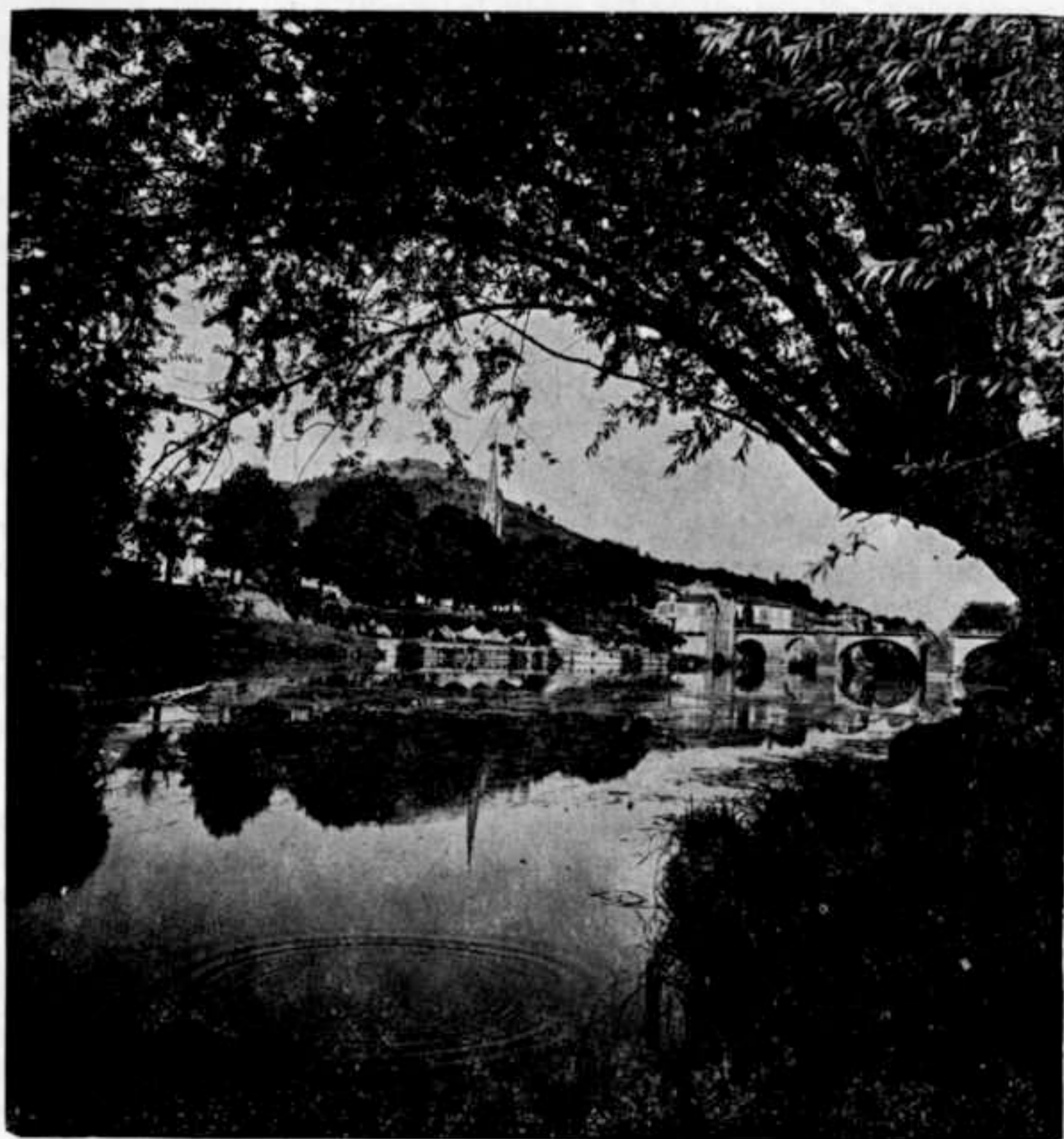
— Entre. C'est toi, Jean ?

— Père Phocion, je venais...

— Oui, je sais, tais-toi, viens, assieds-toi près de moi. Je n'en ai plus pour longtemps mais ma tête est encore solide. Petit, les autres t'envoient... Chut, Chut... Oui, ils se sont dit : le père Phocion est à l'article de la mort. Le seul à qui il confiera le Secret, c'est Jean et lui, le petit couillon, il nous le livrera sans faire tant de manières. Eh bien ils ont raison, le Secret, je vais te le donner mais avant je vais te dire pourquoi.

Tu me ressembles, fiston, tu es bon pêcheur et tu seras un jour un grand pêcheur. Je t'observe depuis longtemps sans que tu t'en doutes. Je t'ai vu regarder pendant des heures les poissons dans la rivière, je suis sûr que tu sais déjà distinguer le poisson affamé du poisson que rien n'attire. Je t'ai aperçu quand tu jetais, aux gros chevesnes en surface, des bouts de bois pour voir ce qui arrive quand l'appât tombe devant, à côté ou derrière le poisson ; et quand je pêchais à la mouche noyée, mine de rien, comme tu me regardais ! Et moi je m'appliquais pour que tu n'enregistres pas une faute. Le petit prend une leçon que je me disais ; attention de ne pas faire de bêtises et vlan ! j'allongeais ma banière, ma mouche dérivait, le « bouillon » (5), hop ! au dixième de seconde je ferais la siége ; toi tu n'en perdais pas une, tu n'étais pas comme ces prétentieux qui veulent tout savoir sans avoir jamais rien appris et qui croient que parce qu'ils ont un refendu (6) de dix billets et une queue de rat (7) de trois mille francs, ils vont attraper toutes les sièges du coin.

Moi je suis vieux et j'apprends toujours ; la rivière c'est mon livre, il faut savoir l'ouvrir et savoir le lire, petit, le lire et le relire ; et c'est toujours nouveau, comme l'eau qui n'est jamais la même, comme le vent. Crois-moi, regarde la rivière, regarde le ciel, sens



« Crois-moi, regarde la rivière, regarde le ciel,
sens l'odeur des rives...

tu ne perdras pas ton temps... »

l'odeur des rives, amuse-toi pendant des heures à observer les allées et venues des poissons. Tu ne perdras pas ton temps. Essaie de penser comme eux, et c'est difficile. Lis les livres, bien sûr, mais surtout cherche à oublier que tu es un homme.

Au bord des rives, vois-tu, je ne sais plus si je suis le vent, l'herbe, le soleil, l'eau qui court sur le gravier, l'ablette qui danse dans le courant, la sofie qui, d'un coup de queue, baptise de quelques gouttes le miroir immobile de la surface... Je suis tout cela... Et c'était bien bon.

Je ne déparle pas petit, crois-moi ; pour les carpes, les « Couillons de la place » en ont raconté de belles. Ils ont tout essayé pour les attirer. Et je t'y mets de l'anis, de l'absinthe, de l'asafoetida ; et même : le pharmacien, il en a inventé une belle préparation : du pipi de femme enceinte qu'il mélangeait à sa pâte ! Je te demande un peu.

Eh bien, mon petit, je vais te le dire mon Secret, comme je le leur ai dit cent fois, et toutes les fois qu'on me l'a demandé. Je ne mets rien, tu entends, rien, rien à mon blé, à mon maïs, à mes fèves, à ma pâte, rien, nature que je leur donne aux carpes leur appât, et elles y viennent, et je les prends.

Ce n'est ni de la chimie, ni de la magie, seulement... seulement je sais où elles se trouvent à telle saison, à telle heure du jour et de la nuit, les endroits qu'elles fréquentent et ceux où elles ne vont jamais.

En ce moment, vois-tu, dans ces eaux grossies par les pluies, tu les trouverais toutes dans le grand remous du gourp (8) de Bone, le museau collé vers le fond vaseux, bien à l'abri des courants qui glissent sur leur tête sans les déranger.

Les plus belles pêches, tu les feras au printemps. Regarde les acacias, petit, et quand tu verras grossir les grappes de fleurs, commence à agraner (9) : blé, maïs, fèves, ce que tu voudras ; ne le leur plains pas ; et toujours à la même heure le soir et le matin. En face du moulin de Combevieille il y a un trou grand deux fois comme cette pièce où poussent l'été, les herbes d'eau. Au printemps, quand elles commencent à sortir, les carpes s'en régaleront. Tu les vois, Jean, tu vois leurs grosses lèvres gourmandes qui broutent les tendres pousses, leur corps incliné en oblique, le museau au sol ; elles sont prêtes à avaler tout ce qu'elles rencontrent car le moment du frai est proche et elles ont besoin de sérieuses réserves pour les œufs ou la laitance

Je ne verrai pas refleurir les acacias, Jean, leur odeur douceâtre m'était pourtant si chère... Quant au Secret, va leur dire aux « Couillons de la Place », rien, tu entends, je ne mets rien dans mes appâts, ils ne m'ont jamais cru, ils ne te croiront pas non plus ; ce sera leur punition. Dis-leur quand même merci pour les apéros, les dîners et la belle Irma.

Va, maintenant, laisse-moi mourir tranquille et n'oublie pas, Jeannot, quand les acacias refleuriront...

Jean ouvrit la porte. Le vent d'autan qui soufflait en rafales sécha vite les larmes qui sillonnaient ses joues.



-
- (1) Pelofes ou pelokes : enveloppes des épis de maïs.
 - (2) Neuf-Pierres : en souvenir des pierres qui permettaient le passage à gué quand le pont n'existait pas. Il fut construit en 1869.
 - (3) Fliscaire : pêcheur à la volante.
 - (4) La gaouino : pêche à la main, sous l'eau.
 - (5) Bouillon : remous provoqué par le poisson qui a gobé la mouche.
 - (6) Refendu : bambou refendu et recollé.
 - (7) Queue de rat : fil de ligne qui va en s'amenuisant.
 - (8) Gourp ou goug : gouffre.
 - (9) Agraner : amorcer avec des graines.